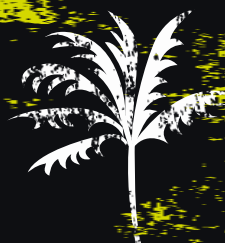


MARIN
LEDUN

EIAO

AU VENT DES ÎLES



1

Anaho, Nuku Hiva, 25 juillet 1972

La marée est basse. Deux voiliers tanguent mollement au milieu de la baie. Les lumières rasantes de l'aube projettent sur leur coque des éclats aveuglants. Éblouie, Simone Hauata cligne des paupières et détourne le regard vers la plage. Un groupe d'enfants en maillot de bain s'amuse au jeu de la ficelle, le pehe, près du débarcadère, pataugeant dans quelques centimètres d'eau. Simone soulève son sac et s'approche d'eux, un sourire ému aux lèvres.

Ils forment un petit cercle, au centre duquel une fillette modèle de ses doigts une figure complexe avec une ficelle de fibres de *hau* ou de pandanus. Les autres s'impatientent, attendant leur tour, et la pressent de terminer. La fillette finit par s'emmêler les pinceaux, la fibre casse sous les rires moqueurs de ses camarades. Simone lui passe la main dans les cheveux.

— Tu y étais presque, lui souffle-t-elle à l'oreille pour l'encourager.

La fillette se dégage, vexée, et assène un coup sur l'épaule du garçonnet le plus proche, qui la rabroue et la pousse dans l'eau en représailles. Simone s'écarte pour ne pas être mouillée et continue de marcher sur le platier en direction du petit hors-bord où l'attendent son père et le propriétaire de l'embarcation, un pêcheur du village voisin.

Le moteur tourne déjà. Cinq sacs de coprah à échanger contre de l'essence, du tissu et du pinex pour la maison sont empilés à fond de cale, des régimes de bananes posés dessus. Simone enjambe le rebord et fait basculer son sac. À l'intérieur, une poignée de vêtements, *pāreu*, tee-shirts, shorts, quelques colliers de graines, une bouteille de *mono'i*, une boîte plastique remplie de *pōpōi*, une pâte de *mā*, le fruit de l'arbre à pain fermenté, mélangée à du *mei*¹ frais, et des lamelles de thon cru au citron et lait de coco que sa mère lui a préparé tôt ce matin. Quelques bananes séchées et une portion de riz gluant dans une gamelle en fer-blanc complètent ses provisions pour le voyage.

Son père l'aide à grimper.

– Tu n'as rien oublié ?

Simone secoue la tête, la gorge nouée.

– Que veux-tu qu'il manque, à part maman et toi ? rétorque-t-elle d'un ton faussement enjoué.

Son père lui caresse la joue.

– Ton île.

– Elle ne me quitte pas, dit-elle en posant la paume de sa main sur sa poitrine.

Simone vient de signer son premier contrat de travail avec l'Arvecom, une société de manutention spécialisée dans le forage minier, mandatée par le Bureau de recherches géologiques et minières. Elle s'embarque pour Eiao, une petite île des Marquises aujourd'hui inhabitée, située à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Nuku Hiva.

Des rumeurs courent à Taiohaë. Le vrai maître d'œuvre serait le CEP, le Centre d'expérimentation du Pacifique, la filiale tahitienne du Commissariat à l'énergie atomique français. Des bombes nucléaires explosent au-dessus de Mururoa et de Fangataufa depuis l'été 1966.

1 Fruit de l'arbre à pain ; *'uru* en *reo tahiti*.

Certains s'inquiètent des retombées radioactives. D'autres relativisent. Ils y voient les opportunités d'emploi pour les jeunes, l'arrivée des premiers avions, le désenclavement des îles et l'argent qui atteint enfin le fond des vallées *énana*. Il en est même qui parlent de la fin de la manne financière et d'un rapatriement du CEP aux îles Kerguelen ou à Rapa Nui. Pourtant, à la radio hier, le député polynésien Francis Sanford a rappelé que, depuis le 28 juillet 1971, l'Unesco a classé Eiao comme « aire de gestion des habitats ou des espèces », en raison de la présence d'espèces endémiques menacées, telles que la rousserole et le monarque. Il ne saurait être question d'essais nucléaires dans une zone protégée. Le ministre de la Défense nationale, Michel Debré, s'est voulu rassurant. En réponse à ses sollicitations, il a affirmé au contraire vouloir enterrer les explosions nucléaires françaises afin de rendre à Tahiti sa vocation touristique.

– Et les Marquises ? s'est écrié son père. Elles aussi veulent se développer.

Simone a souri. Ce boulot de cuisinière pour l'Arvecom, c'est sa chance et celle de sa famille. Demain, elle sera à Eiao, avec une trentaine de manœuvres venus de Tahiti, de Raiatea et des Marquises, comme elle, ainsi que des ingénieurs et des cols blancs venus de métropole. Le sous-sol de l'île regorgerait de minerais rares susceptibles de faire la fortune de la Polynésie. Le TCD *Ouragan*, un caboteur appartenant à la Compagnie française des phosphates d'Océanie, attend les volontaires marquisiens au port de Taiohaè, de l'autre côté de l'île, à plus de trois heures de bateau depuis Anaho.

Simone Hauata a fêté ses dix-neuf ans trois jours plus tôt. Le bâtiment n'appareille que le soir, après les opérations de chargement de matériel et d'eau potable. Simone est impatiente et tétanisée. Elle quitte Nuku Hiva pour la première fois.



L'Ouragan a fait les heures de gloire de la Compagnie, mais il n'est plus qu'un vieux cargo rouillé, mal adapté à la haute mer. Le roulis y est terrible. Simone s'attendait à bateau plus moderne. La plupart des passagers souffrent du mal de mer. Un type lui explique à son arrivée que le cargo a été loué par l'Arvecom et armé d'un équipage tahitien pour assurer la desserte interîles polynésiennes. La modernité, c'est pour le forage. Il faut d'abord creuser et extraire. Le fric pour s'offrir une belle flotte de cargos et d'hélicoptères de transport viendrait après.

Elle partage une cabine avec quatre Marquisiens, dont deux hommes de la vallée de Taipivai et un de Ua Pou, qui passent l'essentiel du trajet allongés sur leur couchette, le visage blême. Le cinquième passager est une jeune femme de vingt-cinq ans appelée Hinenao avec qui Simone sympathise sur-le-champ. Elle est originaire de l'île de Hiva Oa. Comme Simone, elle est embauchée pour préparer les repas du personnel de forage. Ses sources à elle évoquent une centaine de personnes présentes sur Eiao, uniquement des hommes.

– Il paraît qu'il y a beaucoup de militaires sur place, dit-elle à voix basse en lorgnant du côté de la porte.

– Pour du forage ?

Hinenao hausse les épaules.

– J'imagine que oui.

– Il faudra les nourrir, eux aussi ?

La voix caverneuse de l'un des Marquisiens leur parvient depuis la couchette du fond.

– Ces militaires-là ne sont pas n'importe lesquels. Ce sont des légionnaires du 5^e Régiment mixte du Pacifique. Des spécialistes des travaux lourds de l'arme du Génie et de la Légion étrangère. Ils viennent d'Algérie d'où ils se sont fait mettre dehors à coups de pied au

cul par De Gaulle et les indépendantistes. On dit que Debré les a recrutés pour mettre les Polynésiens au pas. Alors pour répondre à ta question, non seulement il va falloir préparer leur *kaikai*, mais en plus nous devons leur obéir.

Les deux jeunes femmes échangent un regard, interdites. L'homme qui a parlé les observe du coin de l'œil. Cherche-t-il à leur faire peur à peu de frais ou est-il sérieux ? Simone le toise un instant. La trentaine, massif, les cheveux en broussaille, les mains calleuses, une croix chrétienne suspendue à une chaîne en or autour du cou, la mine grave. S'il plaisante, il le cache bien. Il est bien renseigné pour un simple manœuvre.

Simone le tance.

– Comment tu sais tout ça ?

Il se contente de lever les yeux au ciel, sans répondre.

– *O ai to koe ikoa*² ? demande Simone dans sa langue.

– Tahī, grogne l'homme, avant de se retourner et de s'endormir.



Une sirène les réveille brutalement peu avant le lever du jour. Simone se redresse sur sa couchette. Des pas et des cris résonnent dans la coursive. Tahī est déjà debout, la main sur la poignée de la porte. Les deux autres Marquisiens sont également levés, la mine soucieuse. Le bateau tangue. Une boîte roule sur le sol, heurtant les parois de la cabine d'un bord à l'autre.

– Que se passe-t-il ? demande Hinenao.

Tahī leur fait signe de se taire. Il entrouvre la porte, passe la tête et disparaît. La sirène et les cris s'amplifient. Des ordres claquent. Les moteurs gémissent. Le caboteur

2. « Quel est ton nom ? » en langue èo ènana, île de Ua Pou.